

Ciné-Bulles

Entretien avec Jean Beaudry

Michel Coulombe

Volume 15, numéro 1, printemps 1996

URI : id.erudit.org/iderudit/33753ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (1996). Entretien avec Jean Beaudry. *Ciné-Bulles*, 15 (1), 18–22.

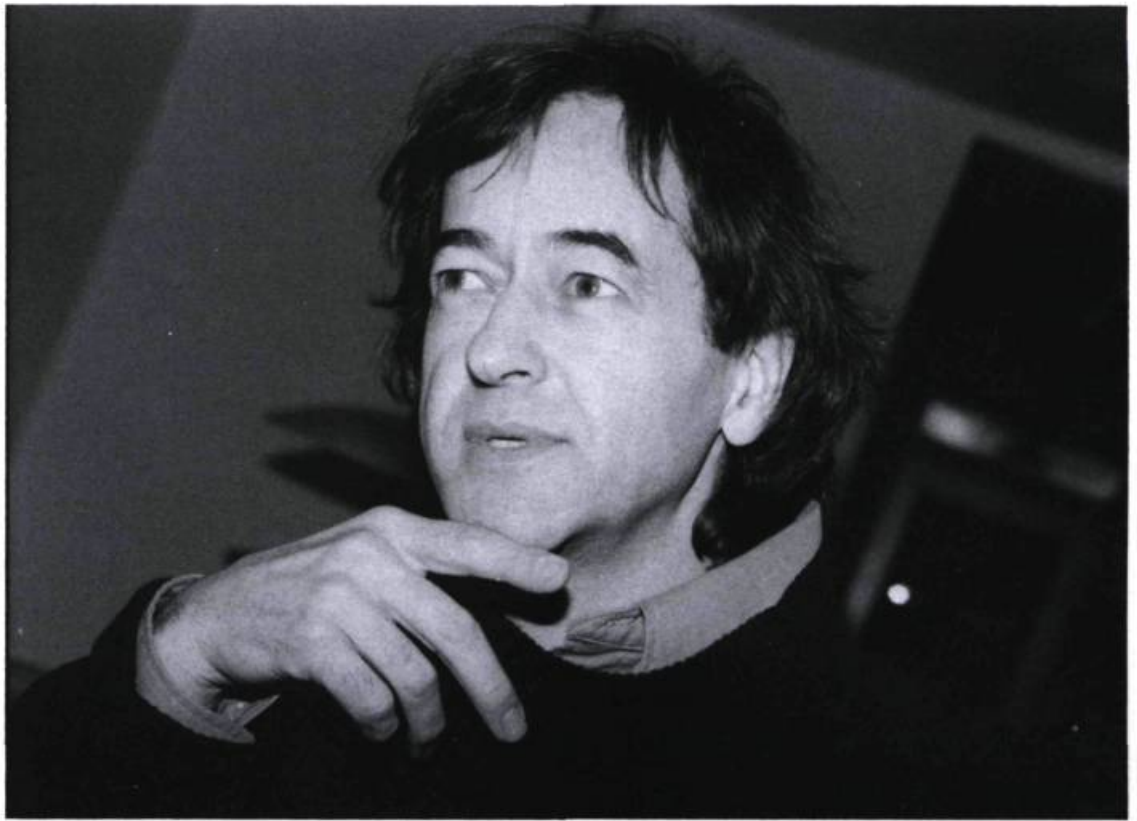
Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Le réalisateur Jean Beaudry
(Photo: Véro Boncompagni)

«On atteint une forme de vérité fabuleuse avec le noir et blanc.»

Jean Beaudry

par Michel Coulombe

L'année sera faste pour la comédie québécoise, du moins est-ce le pari qu'ont fait les investisseurs et les distributeurs qui ont misé sur **l'Oreille d'un sourd** de Mario Bolduc, comédie noire à petit budget, **Angélo, Frédo et Roméo** de Pierre Plante, film à sketches sur le cinéma à travers le monde où Benoît Brière, Martin Drainville et Luc Guérin multiplient les accents et les déguisements, **Karmina** de Gabriel Pelletier, sorte de **Bal des vam-**

pires à la québécoise, et **l'Homme idéal** de George Mihalka, version féminine de **Cruising Bar** qui, l'espère-t-on, attirera au cinéma, grâce à Marie-Lise Pilote, les foules qui se bousculent déjà à ses spectacles.

Le Cri de la nuit, le nouveau film de Jean Beaudry, n'a rien à voir avec ce courant dominant. On n'ira pas voir ce film juste pour rire, mais plutôt pour entendre le cri, trop longtemps étouffé, de deux hommes aussi différents que semblables, pour partager leurs doutes et leurs remises en question, parce que ce film parle d'ici, maintenant, avec sincérité, et parce que son auteur prend des risques. Même s'il en partage plus ou moins le budget, **le Cri de la nuit** se démarque clairement des téléfilms par son traitement proprement cinématographique. Le film constitue, après **Jacques et Novembre** et **les Matins infidèles**, le troisième volet d'une chronique masculine québécoise de cette fin de siècle. Une chronique angoissée. Et touchante.

Ciné-Bulles: Vous revenez de l'Iowa où l'on présentait **Jacques et Novembre**. Comment percevez-vous le film après toutes ces années?

«La mort est un sujet qui m'importait beaucoup, qui m'importe encore.»
(Jean Beaudry, **Ciné-Bulles**, Vol. 4 n° 5, 1985)

Jean Beaudry: Il y a quelques années, j'ai revu le film dans un tout petit festival en Europe comme s'il s'agissait d'un objet à l'extérieur de moi. Je voyais bien les défauts et, surtout, comment j'aurais pu refaire le film. Jacques m'était moins sympathique qu'auparavant, plus égocentrique, ce que je n'avais jamais perçu. Cette perception m'a un peu surpris. Le film reflétait une époque: la remise en question des couples, la recherche d'autonomie, la volonté d'être soi-même.

Ciné-Bulles: Vous avez coréalisé deux longs métrages avec François Bouvier, et signé ensuite deux longs métrages pour enfants. *Le Cri de la nuit*, un film d'auteur que vous réalisez seul, marque-t-il un nouveau départ?

Jean Beaudry: Oui, en quelque sorte, même si j'avais cette idée de film depuis déjà une dizaine d'années. Je savais très bien que, si je réalisais un autre *Conte pour tous* avant de tourner autre chose, on allait facilement me catégoriser: cinéaste pour enfants.

Ciné-Bulles: Le film vous apparaît-il très près de vous, très autobiographique?

Jean Beaudry: À l'écriture, à certains moments, c'était très proche de moi. Puis, j'ai pris du recul, les personnages ont commencé à exister — c'est là le passage, la clé — et ils m'ont imposé des choix, m'ont forcé à prendre telle direction, ce qui est très rassurant lorsque le sujet semble trop près de soi. Je suis très content du film et j'ai la trouille, car ce n'est pas un film facile ou commercial. J'ai fait des choix calculés, des paris: le noir et blanc, une construction en trois parties.

Ciné-Bulles: Le noir et blanc vous identifie clairement au cinéma d'auteur.

Jean Beaudry: Oui. J'avais d'abord évacué complètement l'idée, parce que le noir et blanc ne voulait plus dire ce qu'il signifiait il y a 10 ans. Puis, en travaillant avec Éric Cayla, le directeur de la photographie, l'idée est revenue, s'est imposée.

Ciné-Bulles: La convention noir et blanc et couleur a été facile à établir?

Jean Beaudry: Elle s'est imposée. Il y a un changement formel important dans le film: l'arrivée d'Hélène. Tout à coup, il devait y avoir de la couleur. Le noir et blanc a un sens, il ne s'agit pas simplement

d'un choix esthétique. Je voulais que ce soit plus que cela. Je dois beaucoup à Éric Cayla qui me renvoyait la balle en me posant des questions, en amorçant des pistes. Ensemble, nous arrivions à des choix. L'écriture du scénario terminée, il ne faut pas avoir peur des remises en question qui permettent d'aller plus loin.

Ciné-Bulles: Dans le film, les femmes sont associées à la couleur et à la vie et les hommes, au noir et blanc et à des pulsions beaucoup plus sombres, car l'un et l'autre rejettent la vie. Est-ce le sens profond du film, ce fossé entre les univers masculin et féminin?

Jean Beaudry: Le noir et blanc, pour moi, n'est pas nécessairement sombre. Je pense que c'est Wenders qui a dit: «La couleur, c'est plus réaliste; le noir et blanc, c'est plus vrai.» On atteint une forme de vérité fabuleuse avec le noir et blanc. Comme si on enlevait tous les artifices pour ne garder que l'ombre et la lumière. Mais il est vrai aussi que par rapport à la couleur, il y avait dans le choix du noir et blanc une absence d'amour ou de vie. Mais il y a la mort aussi, évidemment, dans ce film. Pour moi, la mort n'est pas sombre. C'est noir et blanc, mais pas sombre. Et on finit par la couleur.

Ciné-Bulles: Une des caractéristiques de *Jacques et Novembre*, c'est l'intégration de la vidéo, aussi présente dans *Le Cri de la nuit*. Pourquoi?

Jean Beaudry: Dans tous les films maintenant, il y a des bouts de vidéo. C'est presque aussi présent que le téléphone.

Ciné-Bulles: Dans les deux films, un homme exprime sa vérité par ce biais. Il n'arrive pas à la dire autrement. Dans les deux cas, il livre un témoignage avant de mourir, et la vidéo lui permet de laisser des images de lui.

Jean Beaudry: Il y a 50 ans, ils auraient écrit. La vidéo m'offre aussi une façon de voir un autre aspect du personnage. C'est, en même temps, une réflexion sur le médium, un recul. L'image n'est pas la même.

Ciné-Bulles: Le film est construit autour de deux hommes de deux générations, en apparence très différents mais finalement assez semblables dans leurs rapports aux femmes et à la vie. Les hommes n'ont pas changé autant que l'on aurait pu le croire à l'époque de *Jacques et Novembre*.

«Jacques parle des arbres. Son corps devient arbre. Alors Denis est allé filmer des arbres moins beaux que ceux dont parlait Jacques, ceux des villes, mutilés, transformés en poteaux de corde à linge. C'est à ce moment que nous avons décidé que les arbres feraient le lien tout le long du film.»
(Jean Beaudry, *Ciné-Bulles*, Vol. 4 n° 5, 1985)

Filmographie de
Jean Beaudry:

- 1977: *J'sors avec lui pis j'l'aime* (coréalisé avec François Bouvier et Francine Tougas, c.m.)
- 1980: *Une classe sans école* (coréalisé avec François Bouvier et Marcel Simard, m.m.)
- 1982: *Vie et mort du roi boiteux*
- 1984: *Jacques et Novembre* (coréalisé avec François Bouvier)
- 1989: *les Matins infidèles* (coréalisé avec François Bouvier)
- 1990: *Pas de répit pour Mélanie*
- 1992: *Tirelire, combines et compagnie*
- 1995: *Le Cri de la nuit*

Entretien avec Jean Beaudry

Jean Beaudry: Je ne le dirais pas comme cela. Les jeunes d'aujourd'hui sont différents de ceux de ma génération, mais, effectivement, ils se ressemblent aussi beaucoup. J'ai voulu remettre en question tout cela et aussi regarder un peu plus loin. À la fin du film, on tourne une page.

Ciné-Bulles: *Jugez-vous vos personnages?*

Jean Beaudry: Je commence tout juste à en être capable, maintenant qu'ils existent sur l'écran. Ce qui m'a intéressé chez Pierre, ce n'est pas que sa peur de faire des enfants, c'est plus profond que cela. Hélène lui propose le commencement du monde, et il lui répond: on n'est pas des dieux. Elle prétend le contraire. C'est étonnant parce que les femmes, en règle générale, ont moins besoin de se réaliser dans des projets à l'extérieur d'elles. Ce sont les hommes qui se prennent pour des dieux. Ce paradoxe est fondamental et c'est vers cela que je voulais aller. Et puis le défi du lieu clos la nuit m'intéressait beaucoup.

Ciné-Bulles: *C'est votre expérience du théâtre qui vous a orienté vers l'unité de lieu et le petit nombre de personnages?*

Jean Beaudry: C'était plus dur que je ne le pensais, notamment parce que je devais miser beaucoup sur les dialogues. Mais cette contrainte me stimulait. Autant faire des choses qui ne sont pas faciles! De plus, cette idée me permettait de faire un film peu coûteux qui serait, du moins je le croyais, plus fa-

cile à financer après mes deux *Contes pour tous*. Je me trompais.

Ciné-Bulles: *Le film représentait un défi formel important. L'image et la conception sonore sont d'ailleurs très recherchées.*

Jean Beaudry: Le cégep évoquait, pour Éric Cayla, des murs *drabes*, que nous n'avions pas les moyens de repeindre. Nous sommes partis de cette contrainte, qui nous obligeait à travailler, à trouver, à inventer. En voyant les premières images en noir et blanc, nous avons constaté à quel point il s'y trouvait une vérité, qui n'était pas réaliste. Le noir et blanc donne une autre perception, et permet plein de choses. Peu de gens le verront, mais dans le film, il y a des espèces d'ombres, des taches de noir et des taches de lumière. Si on les regarde de près, on y voit des reproductions de peinture, certaines que l'on peut reconnaître, plus évidentes, d'autres que l'on ne voit pas. C'est à un niveau subliminal et je crois que cela va rester, qu'on les voit ou pas. Elles enrichissent le propos parce qu'on y trouve des images de l'inconscient collectif de paternité: la Pietà de Michel-Ange, Saint-Joseph et l'enfant. Voilà ce que le noir et blanc permettait.

Ciné-Bulles: *Dans Jacques et Novembre, l'arbre est très présent. Dans les Matins infidèles, il est encore là, symbole de vie. Et lorsque Pierre dans le Cri de la nuit raconte son histoire, il fait aussi référence à un arbre. C'est conscient?*



Jean Beaudry incarne Jacques Landry dans *Jacques et Novembre*, coréalisé par François Bouvier (1984)

Entretien avec Jean Beaudry

Jean Beaudry: Pierre raconte quelque chose qui lui est arrivé à cinq ans. Il a eu peur de mourir. Dans cette histoire, ce n'est pas tellement l'arbre qui m'accrochait, plutôt l'oiseau, car Pierre s'était senti comme un oiseau. Après coup, j'ai fait le constat: encore un arbre! Je crois que la prochaine fois, je ferai quelque chose d'assez différent car actuellement je passe un cap: j'ai 48 ans et j'avance vers la vieillesse, vers une certaine maturité... j'espère.

Ciné-Bulles: *Jacques et Novembre, les Matins infidèles et le Cri de la nuit* forment une chronique de l'homme québécois de cette fin du siècle. Le premier est un bilan, dans le deuxième les personnages s'interrogent sur leurs valeurs, leur rapport aux femmes, ce qui compte, et dans le dernier vous étendez votre regard à la jeune génération...

Jean Beaudry: Les films d'auteur abordent les sujets qui, forcément, nous parlent. C'est tout ce que les artistes peuvent faire, le portrait d'une petite partie d'une réalité sociale. Au départ, il y a toujours quelque chose dont j'ai envie de parler, qui me semble «utile» — un ancien réflexe de curé peut-être. Pas pour convertir, mais pour dire quelque chose.

Ciné-Bulles: *Dire et toucher?*

Jean Beaudry: Oui. Dire dans le sens de parler de quelque chose qui corresponde à des vérités qui méritent d'être dites et qui peuvent émouvoir l'espace d'une heure et demie, et faire réfléchir. Sur soi

et sur ce qui nous entoure. Voilà comment je vois le cinéma, ce que je recherche au cinéma: être ému, transporté, avoir peur, rire et rentrer chez moi habité...

Ciné-Bulles: *Dans le film, vous faites une utilisation déroutante d'un chœur de basses, vous faites sortir un oiseau de la bouche d'un personnage. Ces images surprenantes s'imposaient?*

Jean Beaudry: C'était impératif de donner accès à une autre lecture, d'aller ailleurs, de suggérer autre chose. Je compte bien continuer de fouiller dans cette direction car le cinéma permet de voyager dans le temps et donne accès à l'inconscient. Et je ne parle pas de psychanalyse, mais du plus profond des personnages.

Ciné-Bulles: *Avez-vous choisi les acteurs en cours d'écriture?*

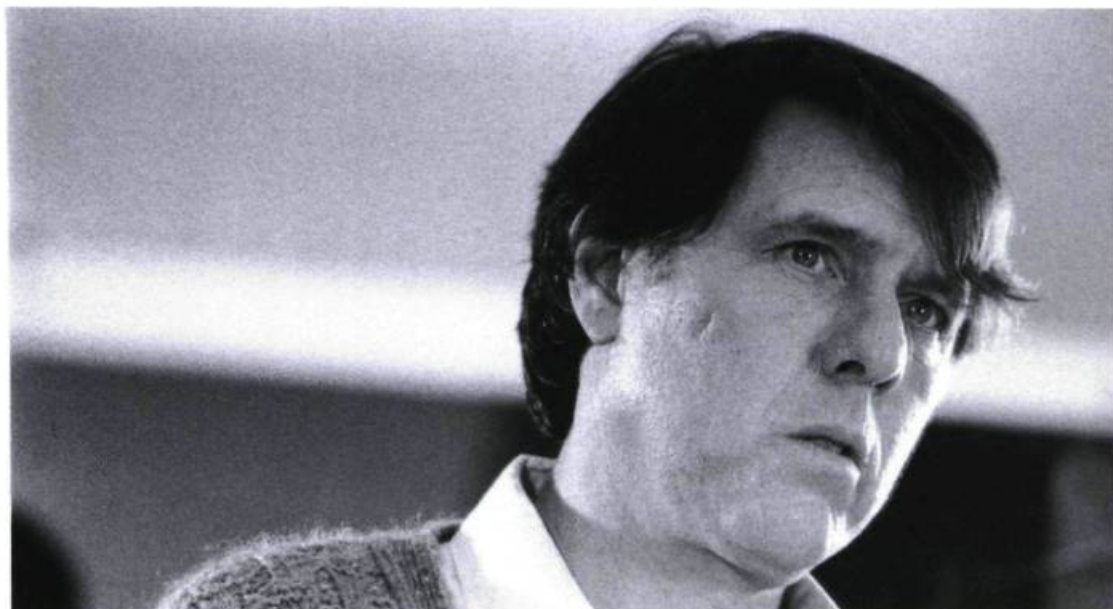
Jean Beaudry: Je ne fais pas deux choses en même temps. Je ne voyais personne d'autre que moi. Pierre Curzi s'est imposé presque par hasard. Il m'a eu! La question de la paternité le rejoignait, comme le rapport d'un homme de son âge avec un jeune de 20 ans puisqu'il a un fils de la même génération. Quant à Louise Richer, elle venait d'avoir un enfant; le film la touchait.

Ciné-Bulles: *Vous avez fait beaucoup d'auditions pour trouver l'interprète de Nathaël, Félix-Antoine Leroux?*



Les Matins infidèles de Jean Beaudry et François Bouvier (1989) (Photo: Luc Sauvé)

Entretien avec Jean Beaudry



Pierre Curzi dans *le Cri de la nuit* (Photo: Philippe Bossé)

Jean Beaudry: J'ai rencontré une vingtaine de jeunes et j'ai fait des essais. Félix-Antoine Leroux était le personnage, pas son côté suicidaire, mais dans cette difficulté à aller vers l'autre, à aimer. Du moins, quelque chose me disait cela dans son visage.

Ciné-Bulles: Vous avez répété avec les acteurs avant le tournage?

Jean Beaudry: J'ai fait des rondes de nuit avec Pierre, je suis allé à des concerts avec Louise. Elle a dû répéter le violon pendant trois mois pour 50 secondes à l'écran. Nous avons commencé à préparer le film en juin et nous avons tourné en décembre. Avec 1,5 million. La prochaine fois, tout en me préparant autant, je ferai plus de place à l'improvisation, pas que je veuille improviser des scènes comme dans *Eldorado*, car cette formule a des limites énormes.

Ciné-Bulles: Après *Jacques et Novembre*, un film artisanal, vous avez tourné *les Matins infidèles* alors que le cinéma d'auteur avait la cote au Québec. Aujourd'hui, dans un contexte économique rigoureux, alors qu'on cherche un nouvel équilibre entre les comédies et les films d'auteur, êtes-vous pessimiste lorsque vous pensez à un prochain film?

Jean Beaudry: Pas très rassuré. Les films d'auteur sont dans une situation difficile et c'est extrêmement dangereux car une cinématographie doit être diversifiée. Qu'il y ait des films grand public et commer-

ciaux, soit, mais il ne faut pas faire que cela parce qu'on se trompe deux fois sur trois, que cela coûte cher et que cela rapporte finalement peu. Une cinématographie vit surtout de ses auteurs. Les petites cinématographies doivent se démarquer, sinon elles vont mourir.

Ciné-Bulles: Alors il faut se tourner vers la télévision?

Jean Beaudry: Il se pourrait que je tourne pour la télévision, si un scénario m'apparaît intéressant. D'ailleurs, je n'aurai pas le choix. Je ne pourrai pas vivre de films d'auteur. La société est en train de crever sous la dette nationale. Ce n'est pas une fiction, c'est vrai. Alors qu'il y a plus de bons cinéastes et plus de bons projets, il y a moins d'argent.

Ciné-Bulles: À la fin de notre premier entretien, il y a 11 ans, je vous demandais des nouvelles de *Novembre*, le cactus de votre premier long métrage. Comment se porte-t-il?

Jean Beaudry: Il est mort assez rapidement. Je ne sais trop pourquoi. Pourtant, je suis très fidèle en amour, en amitié, mais les plantes... L'euphorie à la sortie de *Jacques et Novembre* m'a pris par surprise, alors j'ai un peu délaissé la maison. Ce qui me fait penser au professeur qui m'a invité à Iowa City. Il a publié un livre sur Godard, qu'il m'a offert et dédicacé: À Jean et Décembre... ■